

Plus qu'un souvenir

par Séverine Pasteger

Je ne me rappelle pas de la dernière fois où je l'ai vue. Figée au centre d'une photographie sépia ou coincée dans un rêve d'or, perdue dans un lointain souvenir, les yeux vers un destin mort. On me parlait d'elle quand j'étais petite, pour m'endormir le soir. Comme une histoire, un conte inventé pour me faire fermer les yeux, alors qu'ils voulaient fixer les siens. On m'avait tant de fois conté ses cheveux désordonnés, son sourire rieur et ses mots enjoliveurs, mais coupants comme des lames. J'aurais fait présent de mon avenir pour vivre son passé. Rire à ses côtés, me balader entre mille et une vies, chercher l'espoir dans la flamme de ses yeux, reflet d'un briquet utilisé pour oublier tout ce que sa vie lui avait coûté. Elle s'appelait Grace. Comme "grâce" en anglais. Et il fallait le reconnaître, elle avait beau collecter tous les défauts du monde, elle était dotée d'une grâce sans égal. Grace vivait dans une époque déjantée, dans un monde où les notes de musique des guitares électriques venaient rythmer les après-midis passés au soleil, baignés de fumée jaunâtre.

L'histoire qu'on m'a racontée se passe en 1973.

Allongée dans son lit, un joint à la main, Grace Waters exhale doucement la fumée odorante, en jetant un œil à la chambre mal rangée. Quelques gouttes s'échappent de son front et traversent sa figure, comme des larmes furtives. Il est maintenant 14h, et le soleil d'été n'épargne personne. Elle laisse échapper un bâillement. La nuit avait été longue, dans les rues du quartier. Elle revoit les dernières heures dans sa tête, succession de visions courtes et floues, de gestes alourdis et de sentiments anesthésiés par l'alcool, de rires sourds au-dessus d'une musique criante et criarde. Tout avait commencé par un concert. Elle ne se rappelait plus du nom du groupe, mais elle revoyait vaguement des guitares, des machines à sous et un triangle, traversé par des rayons multicolores. Un prisme, pour voir le monde et la musique autrement. Elle se rappelle, avec un sourire, des frissons ressentis, causés par la mélodie douce et déchirante et par la fraîcheur de la nuit. Ensuite, elle avait passé le temps sous les étoiles, à compter les minutes qu'il lui restait avant de rentrer. Un rayon de soleil vint illuminer son teint pâle. Elle décida de jeter son mégot, d'enfiler un chemisier jaune et sortit de l'appartement désordonné. Dehors, les habitants de la ville semblaient insoucians, chacun préoccupé par son activité. Les marchands vendaient, les marcheurs marchaient, et les jeunes se réunissaient autour d'un tourne-disque pour apprécier un *hard rock* endiablé. Quelques hommes, tous les jours équipés des mêmes vestes et des mêmes cigares (on pourrait croire qu'ils n'en fumaient qu'un seul indéfiniment), parlaient cinéma et évoquaient un jeune réalisateur, George Lucas, comme une célébrité éphémère, tandis que le couple d'à côté, chapelet à la main, riait devant l'affiche de "Jesus Christ Superstar".

Une vision lui troubla soudain l'esprit.

Des bombes, des corps, un champ de bataille. La réalité se confond avec le rêve, les jeunes sont étalés sur le sol, le couple court, les marchands et les marcheurs s'enfuient vers une destinée déjà tracée. Quatre chiffres dansent dans sa tête, 1-9-4-3. Elle cligne des yeux, une fois, deux fois, secoue la tête. Tout est redevenu normal. Les rires lui parviennent à nouveau aux oreilles, le soleil effleure sa peau tendrement, tandis que l'odeur familière du cigare refait son chemin jusqu'à son nez.

"Quelle chance de ressentir autant de choses alors que la Mort nous a déjà frappé", pensa alors Grace.